



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 132.

MERCREDI, 11 Mai 1808.

INTÉRIEUR.

RUSSIE.

Riga, le 13 avril.

On écrit de Revel, qu'on y a entendu une forte canonnade du côté des côtes de Suède. On ignore encore quel en est le résultat.

— Ceux de nos vaisseaux qui ont été relâchés en Angleterre, ne pourront être admis dans nos ports que sur leur lest.

— La défense d'introduire des marchandises anglaises en Russie, doit s'étendre aussi à toutes les denrées coloniales qui viendraient d'Angleterre. (*Gazette de France.*)

DANEMARCK.

Copenhague, le 26 avril.

Il continue de regner à Elsenør une épidémie funeste qui s'est déclarée en premier lieu dans un hôpital de cette place.

— Il est arrivé à Helsingborg quinze chaloupes canonnières de Gothenbourg. Il paraît que l'ennemi médite quelque attaque.

Le nombre des bâtimens anglais augmente dans nos parages. Ils ont fait tout récemment une attaque contre une petite île située près de Laland. A Albe, ils ont eu la barbarie d'incendier les cabanes des pêcheurs. Un nombre considérable de vaisseaux anglais est à l'ancre devant l'île de Langeland; mais il n'y a qu'une seule frégate ennemie devant le Grand-Belt.

Hier au soir on a entendu à Copenhague une forte canonnade venant du côté d'Ystad.

Nous n'avons point de nouvelles de ce qui se passe en Norwège. On vient de mettre en réquisition trente chirurgiens pour le service de nos troupes dans ce royaume. (*Journal de l'Empire.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 27 avril.

LL. MM. arrivèrent à Brunn, le 19, à quatre heures après-midi; elles y furent reçues avec les plus grandes démonstrations de joie de la part des habitans; le soir, la ville fut illuminée; LL. MM., accompagnées de S. A. I. l'archiduc Ferdinand, la parcoururent en voiture ouverte. Le lendemain, le militaire et toutes les personnes en place, furent présentés à LL. MM. Il y eut le soir un bal que LL. MM. honorèrent de leur présence jusqu'à minuit.

Le 21, LL. MM. donneront plusieurs audiences particulières, et visiteront les nouvelles casernes, quelques fabriques et plusieurs établissemens publics; par-tout elles témoigneront la plus entière satisfaction. Le soir il y eut spectacle gratis.

Le 23, LL. MM. partirent pour Hollabrunn avec l'archiduc Ferdinand. Le comte de Laczanzy, gouverneur de Moravie et de Silésie, accompagna LL. MM. jusqu'à Bruck. LL. MM. attendirent à Hollabrunn l'arrivée de S. A. I. l'archiduchesse Marie-Thérèse, et de S. A. le prince Antoine de Saxe son époux. LL. AA. arrivèrent le soir; S. A. I. l'archiduc Charles s'y était rendu de son côté avec S. A. R. le prince de Saxe-Teschén. Tous ces augustes voyageurs se remirent en route le lendemain, et sont arrivés ici. Aujourd'hui il y aura cercle à la cour dans la grande salle; la noblesse y paraîtra en deuil. (*Idem.*)

Braunau, le 29 avril.

Il est maintenant décidé, d'après de nouveaux ordres, arrivés de Vienne, que les fortifications de notre ville seront toutes rasées. On doit travailler aux démolitions, le 2 mai prochain. On attend ici, de Lintz et de plusieurs autres villes de la Haute-Autriche, différens bataillons qui se joindront, pour ces travaux, à la garnison de la ville. Ces nouvelles causent beaucoup de joie parmi les habitans.

S. A. I. l'archiduc Charles-Ambroise, primat de Hongrie, est arrivé à Presbourg, le 19; ce prince en est reparti le lendemain pour Tynau, où S. A. I. va tenir un consistoire.

S. A. I. l'archiduc palatin de Hongrie est arrivé à Vienne. (*Gazette de France.*)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 4 mai.

S. M. a rendu le décret suivant :

Notre garde royale sera composée comme il suit : 1° un corps de gardes-du-corps; 2° un corps de grenadiers; 3° un corps de chasseurs; 4° un corps de chevaux-légers.

Le roi est le seul commandant de la garde.

Chacun des corps de la garde sera commandé par un colonel-général, grand-officier de la couronne; un général de brigade, colonel; un colonel-major, etc.

Il y aura un chef d'état-major de la garde, lequel transmettra aux différens chefs les ordres de S. M.; mais qui ne pourra, dans aucun cas, s'immiscer en rien dans le commandement des troupes.

Il y aura toujours un des quatre colonels-généraux de la garde de service auprès du roi. Pendant la durée de son service, il transmettra les ordres de S. M. au chef de l'état-major, qui les fera connaître aux différens chefs de corps. (*Journal de l'Empire.*)

Helmstadt, le 22 avril.

Nous venons de recevoir un témoignage bien flatteur de la protection que notre Gouvernement accorde aux savans, et à notre ville en particulier. Le roi instruit par M. de Muller, un de ses conseillers d'Etat, de la célébrité que le professeur Bredow s'était acquise, tant par ses écrits historiques, que par sa *Géographie de la Grèce*, l'a invité à venir s'établir à Helmstadt, et lui a assigné une pension considérable. Le professeur a quitté Königsberg au milieu des regrets universels, et va désormais consacrer ses veilles à l'instruction de la jeunesse de Westphalie, sans discontinuer ses recherches savantes dans la géographie ancienne dont il s'occupe depuis long-tems avec tant de succès.

ROYAUME DE HOLLANDE.

Amsterdam, le 2 mai.

Le 21 avril il a été pris possession, au nom de S. M. le roi de Hollande, par le colonel-général Bonhomme et le baron de Vos van Steenwyk, Landrost du département d'Utrecht, nommés ses commissaires à cet effet, par décret royal du 8 avril, des districts de Huissen, Sevenaar et Malbourg, cédés au royaume de Hollande, en vertu du traité conclu entre la France et la Hollande, à Fontainebleau le 11 novembre 1807. La prise de possession de ces pays qui, dès ce moment, vont faire partie du département d'Utrecht, dont ils sont limitrophes, a eu lieu, le jour précité, à Sevenaar, avec beaucoup de solennité. (*Gazette de France.*)

Utrecht, le 4 mai.

Les habitans de cette ville ont eu le bonheur de posséder leur souverain, vendredi dernier. Sa Majesté est venue voir l'exposition des objets d'industrie nationale. Son arrivée a été célébrée par des illuminations générales. Le roi est reparti le lendemain pour sa capitale.

A l'anniversaire de la fondation de l'ordre royal de l'Union, S. M. a prononcé en hollandais le discours suivant :

« Chevaliers de l'Union, rappelez-vous les principes de l'institution qui nous rassemble : UNION ET DEVOIR. Il n'y eut jamais de plus nobles fondemens. C'est l'Union qui sauva autrefois votre patrie; elle seule aujourd'hui peut la conserver; par elle vos ancêtres se rendirent célèbres; par elle la Hollande fut glorieuse.

« L'union n'est solide que parmi les gens vertueux, les méchans ne la connaissent pas, et si quelquefois elle paraît exister entre eux, elle est peu durable; enfin, l'union nous procure les forces dont nous avons besoin pour remplir nos devoirs, qui sont tous renfermés dans la devise de l'Ordre : *Faire le bien, et n'être arrêté par aucun obstacle.*

« Jurez donc de vivre et de mourir en hommes d'honneur, en bons, fideles et loyaux chevaliers, de vous dévouer au service de votre roi et de votre patrie aussi souvent qu'ils le réclameront. Ayez toujours devant les yeux comme règle invariable de votre conduite, la devise des chevaliers : *Fais le bien, et ne regarde pas derrière toi.* » (*Journal de l'Empire.*)

INTÉRIEUR.

Bayonne, le 6 mai.

On lit dans une lettre écrite de Madrid, le 2 mai à sept heures du soir, les détails suivans :

« Le peuple de Madrid a toujours été en fermentation depuis les événemens d'Aranjuez. Sa présomption et son orgueil étaient portés à un point dont on ne peut pas se faire d'idée. La victoire qu'il avait obtenue sur son roi, les trophées qu'il s'enorgueillissait d'avoir conquis sur les 200 carabiniers qui formaient la garde du Prince de la Paix, lui faisaient croire que tout devait fléchir devant ses caprices et ses passions effrénées. Des insultes journalières étaient faites à des Français. Souvent les coupables ont été exemplairement punis. Mais toujours les Français ont opposé le sang-froid et le calme de la force à cette effervescence de la multitude. Il est vrai que le bon esprit de la masse des honnêtes habitans de Madrid soutenait ces dispositions des Français.

« Depuis deux jours les rassemblemens étaient plus nombreux; ils paraissaient dirigés vers un but. Des bulletins à la main, des proclamations couraient les campagnes. Les observateurs de sang-froid, Français et Espagnols, voyaient une crise s'approcher, et la voyaient avec plaisir. Sans une leçon sévère, il était impossible de ramener à des idées de raison cette multitude égarée.

« La revue d'Estrée et l'infant don Francisco, indignés des outrages auxquels ils étaient journellement exposés, sollicitèrent et obtinrent la permission de se rendre à Bayonne. Le grand-duc envoya un de ses aides-de-camp les complimenter, et s'assurer qu'ils n'essuieraient aucune insulte. Arrivé sur la place du Palais, cet officier est entouré par un rassemblement. Il se défend long-tems. Il était sur le point de périr, lorsque dix grenadiers de la garde arrivent, la bayonnette en avant, et le sauvent.

« Au même instant un autre officier est blessé dans un autre rassemblement. La grande rue d'Alcala, la porte du Soleil, la place Mayor se couvrent de peuple. Le grand-duc fait battre la générale et chacun se rend à son poste. Un bataillon de la garde de piquet chez le grand-duc avec deux pièces de canon, se rend sur la place du Palais. Il est bientôt provoqué par les mutins; il se range aussitôt en bataille et commence un feu de deux rangs. La mitraille vole dans différentes rues; tous les attroupemens sont dissipés en un instant, et la plus grande consternation succède à la plus furieuse arrogance.

« La grand-duc avait envoyé l'ordre au général Grouchy d'entrer par la rue d'Alcala pour dissoudre un rassemblement de plus de 20,000 personnes qui s'était formé dans cette rue et dans les places environnantes. Trente coups de toutes les rues. Les révoltés se réfugièrent dans les maisons et commencèrent à tirer par les fenêtres. Les généraux de brigade Guillot et Daubrai firent enfoncer les portes, et tout ce qu'on trouva les armes à la main et faisant feu fut passé au fil de l'épée. Un détachement de la garde à cheval, à la tête duquel était le chef d'escadron Dausmenil, chargea plusieurs fois sur la place. Cet officier eut deux chevaux tués sous lui. Le général Grouchy eut un cheval blessé.

« Pendant que ceci se passait, les révoltés se portaient à l'arsenal pour s'emparer de vingt-huit pièces de canon, et s'armer de 10 mille fusils qui s'y trouvaient. Le général Lefranc qui était caserné avec sa brigade au couvent de San Bernardino marcha au pas de charge avec un régiment. Les mutins n'eurent que le tems de tirer quelques coups de canon, tout ce qui se trouva dans l'arsenal fut passé au fil de l'épée. Les fusils dont ils commençaient à défaire les caisses furent renfermés dans les salles d'armes.

« Un grand nombre de paysans des villages voisins avaient été appelés dans la ville pour cette grande expédition. Quand ils virent avec quelle promptitude cette émeute avait été dissipée, ils cherchèrent à se sauver dans les campagnes; mais la cavalerie les attendait aux différentes issues de la ville, ils furent chargés dans la plaine, et tous ceux qui furent pris les armes à la main, furent fusillés.

« La seule garnison française de Madrid a eu part à ces événemens, savoir : deux bataillons de fusiliers de la garde, que commandait le colonel Friederichs; un piquet de chasseurs de la garde, et 5 ou 600 hommes de cavalerie. Quand on entendit le canon, la générale battit dans les cinq camps; les divisions se formèrent et se dirigèrent au pas de charge sur Madrid; mais lorsqu'elles arrivèrent l'ordre était déjà rétabli. Les 3000 hommes qui composent la garnison de Madrid avaient suffi pour tout mettre à la raison. On évalue notre perte à 25 hommes tués, et 45 à 50 blessés. Celle des révoltés s'élève à plusieurs milliers des plus mauvais sujets du pays.

« La junte de gouvernement a ordonné, sur-le-champ, le désarmement de toute la ville : tous les bons citoyens ont applaudi à cette mesure, et voyent avec plaisir la punition de ces révoltés, qui, sans la présence des Français, en brisant le trône des faibles rois d'Espagne, auraient anéanti le royaume, et entraîné dans une longue agonie cette brave nation.

Lorsque l'EMPEREUR reçut ici la nouvelle des événemens de Madrid, il se rendit à l'instant chez le roi Charles, qui était de retour de chez l'Impératrice où il avait déjeuné. « Ah ! s'écria le vieux roi en entendant le récit de ces événemens, je prévoyais ce malheur. Les hommes coupables qui, pour satisfaire leurs passions, ont agité le peuple, croyaient pouvoir le contenir, et ils sont engloutis dans l'abîme qu'ils ont ouvert. »

Le roi prit sur-le-champ la résolution de nommer le grand-duc de Berg lieutenant-général du royaume, et il adressa en conséquence des lettres-

patentes à la junte et aux conseils de Castille et de la guerre. Il rappela don Antonio, qui avait été laissé à la tête de la junte, mais qui n'a ni la fermeté, ni l'expérience nécessaires dans des circonstances aussi fortes.

Le roi a fait appeler ensuite le prince des Asturies, lui a fait lire la lettre du grand-duc de Berg qui rend compte de l'événement, et lui a dit : «Voilà ce qu'ont produit en partie le conseil que vous ont donné des hommes coupables, de flatter l'opinion de la multitude, et d'oublier le saint respect dû au trône et à l'autorité légitime. Il en est des commotions populaires comme des incendies; on les allume facilement, mais il faut une autre expérience et un autre bras que le vôtre pour les éteindre.»

N^o I.

Lettre de S. M. l'EMPEREUR au prince des Asturies.

Mon frère, j'ai reçu la lettre de votre altesse royale. Elle doit avoir acquis la preuve dans les papiers qu'elle a eus du roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté. Elle me permettra dans la circonstance actuelle de lui parler avec franchise et loyauté. En arrivant à Madrid j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses États, et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique. Le renvoi du prince de la Paix me paraissait nécessaire pour son bonheur et celui de ses sujets. Les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événements d'Aranjuez ont eu lieu. Je ne suis point juge de ce qui s'est passé, et de la conduite du prince de la Paix; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereux pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes. Je prie Dieu que V. A. R. n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse du sang royal, et qui a si long-temps régi le royaume. Il n'a plus d'amis: V. A. R. n'en aura plus, si jamais elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment d'ailleurs pourrait-on faire le procès au prince de la Paix, sans le faire à la reine et au roi votre père? Ce procès alimentera les haines et les passions factieuses: le résultat en sera funeste pour votre couronne. V. A. R. n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère. Si le procès la déshonore, V. A. R. déchire par-là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perfides. Elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix. Ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le desir que me feroit et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes! faiblesse et erreur, c'est notre devise. Mais tout cela peut se concilier: que le prince de la Paix soit exilé d'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où mes armées couvraient les Espagnes: et aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes que pour précipiter du trône mon allié et mon ami. Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir connaître, avant de reconnaître cette abdication. Je le dis à votre altesse royale, aux Espagnols, au Monde entier: si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et je reconnais votre altesse royale comme roi d'Espagne. Je desirais donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans ces affaires, doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si, à son tour, des factions, de quelque nature qu'elles soient, venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté; et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial. Votre altesse royale avait bien des torts; je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite, et que j'ai constamment voulu ignorer. Roi à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés. Toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héréditaire, est criminelle. Votre altesse royale doit se défier des écarts, des émotions populaires. On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés; mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat. J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine-général de la Catalogne, et fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. Votre altesse royale connaît ma pensée toute entière. Elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que dans tous les cas je me comporterai avec elle comme envers le roi son père. Qu'elle croie à mon desir de tout concilier et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de mon estime. Sur ce, etc. etc.

Carta del rey Carlos IV à su hijo el principe de Asturias.

Hijo mio, los consejos perfidos de los hombres que os rodean han conducido la España à una situación critica, solo el Emperador puede salvarla.

Desde la paz de Basilea he conocido, que el primer interes de mis pueblos era inseparable de la conservacion de buena inteligencia con la Francia: ningun sacrificio he omitido para obtener esta importante mira: aun quando la Francia se hallaba dirigida por gobernadores efimeros, he seguido mis inclinaciones particulares para no escuchar sino la politica y el bien de mis vasallos.

Quando el Imperador habe restablecido el orden en Francia, le disiparon grandes sobre saltos, y tube nuevos motivos para mantenerme fiel à mi sistema de alianza. Quando le Inglaterra declaro la guerra à la Francia, logre felizmente ser neutro y conservar à mis pueblos los beneficios de la paz. Se apodere despues de quatro fragatas mias, y me hizo la guerra aun antes de habersela declarado, y entonces me vi precisado a oponer la fuerza à la fuerza y las calamidades de la guerra esaltaron a mis vasallos.

Le España todeada de costas, y q^{ue} debe una gran parte de la prosperidad de sus posesiones ultramarinas, sufrio con la guerra, mas q^{ue} cualquier otro estado: la interrupcion del comercio y alos estragos q^{ue} ocorren affligieron a mis vasallos, y cierto numero de ellos tubo la injusticia de atribuirlos a mis ministros.

Tube al menos la felicidad de verme tranquilo por tierra y libre de inquietud en quanto à la integridad de mis provincias, siendo el unico de los reyes de Europa q^{ue} se sostenia en medio de los borrascas de estos ultimos tiempos. Aun gozaria de esta tranquilidad sin los consejos q^{ue} os han desviado del camino recto. Os habeis dexado seducir con demasiada facilidad por el odio q^{ue} vuestra primera muger tenia a la Francia, y habeis participado irreflexivamente de sus injustos resentimientos contra mis ministros, contra vuestra madre, y contra mi mismo.

Me mi obligado a recordar mis derechos de padre y de rey: os hice arrestar, y halle en vuestros papeles la prueba de vuestro delito: pero al acabar mi carrera reducido al dolor de ver perecer a mi hijo como a un hijo, me permitid llevar de mi parte la pena que os merezca.

Nobstante mis vasallos estaban agitados por las preventiones enganosas de la faction de q^{ue} os habeis declarado caudillo. Desde este instante perdi la tranquilidad de mi vida, y me vi precisado a unir las penas q^{ue} mi causaban los males de mis vasallos a los pesares q^{ue} debi a los disensiones de mi misma familia.

Se calumniaban mis ministros cerca l'Emperador de los Franceses, el qual creyendo q^{ue} los Espanoles se separaban de su alianza, y viendo los espiritos agitados aun en el seno de mi familia; cubrio baxo varios pretextos mis estragos de tropas; en quanto estas ocuparon la ribera derecha del Ebro, y q^{ue} mostraban tener por objeto, el mantener la comunicacion con Portugal, tube la esperanza de q^{ue} ho abandonaria los sentimientos de aprecio y amistad q^{ue} siempre me dispencara. Pero al ver q^{ue} sus tropas se encaminaban hacia mi capital, conoci la urgencia de reunir mi exercito cerca de mi persona, para presentar me a mi augusto aliado, como conviene al rei de las Espanas. Hubiera yo aclarado sus dudos y arreglado mis intereses. Di orden a mis tropas de salir, del Portugal y de Madrid, y las reuni sobre varios puntos de mi monarquia, no para abandonar a mis vasallos sino para sostener dignamente la gloria del trono. Ademas mi longa experiencia me daba a conocer q^{ue} el Emperador de los Franceses podia muy bien tener algun deseo conforme a sus intereses y a la politica del vasto sistema del continente, pero q^{ue} estubiese en contradiccion con los intereses de mi casa. Qual ha sido en estas circunstancias vuestra conducta? El haber intraducido el desorden en mi palacio, y amotinado el cuerpo de guardias de corps, contra mi persona. Vuestro padre ha sido vuestro prisionero: mi primer ministro q^{ue} habia yo criado y adoptado en mi familia, cubierto de sangre fue conducido de un calabozo a otro. Habeis deshonrado mis canos y los habeis despojado de una corona poseida con gloria por mis padres, y q^{ue} habia conservada sin mancha. Os habeis sentado sobre mi trono y os pusisteis a la disposicion del pueblo de Madrid y de tropas extrangeras, q^{ue} en aquel momento entraban.

Y a la conspiracion del Escurial habia obtenido sus miras, los actos de mi administracion eran el objeto del desprecio publico. Anciano y agoviado de enfermedades, no he podido sobrelevar esta nueva desgracia. He recurrido al Emperador de los Franceses no como un jefe de sus tropas, y en medio de

Lettre du roi Charles IV, à son fils le prince des Asturies.

Mon fils, les conseils perfides des hommes qui vous environnent, ont placé l'Espagne dans une situation critique. Elle ne peut plus être sauvée que par l'EMPEREUR.

Depuis la paix de Bâle, j'ai senti que le premier intérêt de mes peuples était de vivre en bonne intelligence avec la France. Il n'y a pas de sacrifice que je n'aie jugé devoir faire pour arriver à ce but important; même quand la France était en proie à des gouvernements éphémères, j'ai fait taire mes inclinations particulières, pour n'écouter que la politique et le bien de mes sujets. Lorsque l'EMPEREUR DES FRANÇAIS eut rétabli l'ordre en France, de grandes craintes se dissipèrent, et j'eus de nouvelles raisons de rester fidèle à mon système d'alliance.

Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, j'eus le bonheur de rester neutre, et de conserver à mes peuples les bienfaits de la paix. L'Angleterre, depuis, saisit quatre de mes frégates, et me fit la guerre avant même de me l'avoir déclarée. Il me fallut repousser la force par la force; les malheurs de la guerre atteignirent mes sujets.

L'Espagne, environnée de côtes, devant une grande partie de sa prospérité à ses possessions d'outre-mer, souffrit de la guerre plus qu'un autre Etat. La cessation du commerce et les calamités attachées à cet état de choses, se firent sentir à mes sujets. Plusieurs furent assez injustes pour les attribuer à moi et à mes ministres.

J'eus la consolation du moins d'être assuré du côté de la terre, et de n'avoir aucune inquiétude sur l'intégrité de mes provinces, que, seul de tous les rois de l'Europe, j'avais maintenue au milieu des orages de ces derniers tems. Cette tranquillité, j'en jouirais encore sans les conseils qui vous ont éloigné du droit chemin. Vous vous êtes laissé aller trop facilement à la haine que votre première femme portait à la France, et bientôt vous avez partagé ses injustes ressentiments contre mes ministres, contre votre mère, contre moi-même.

J'ai dû me souvenir de mes droits de père et de roi; je vous fis arrêter; je trouvai dans vos papiers la conviction de votre culpabilité; mais sur la fin de ma carrière, en proie à la douleur de voir mon fils périr sur l'échafaud, je pardonnai.

Cependant mes sujets étaient agités par les rapports mensongers de la faction à la tête de laquelle vous vous étiez placé. Dès ce moment, je perdais la tranquillité de ma vie, et, aux maux de mes sujets, je dus joindre ceux que me causaient les dissensions de ma propre famille.

On calomnia même mes ministres auprès de l'EMPEREUR DES FRANÇAIS, qui, croyant voir les Espagnes échapper à son alliance, et les esprits agités même dans ma famille, couvrit sous différents prétextes mes Etats de ses troupes. Tant qu'elles restèrent sur la rive droite de l'Ebre et parurent destinées à maintenir la communication avec le Portugal, je dus espérer qu'il reviendrait aux sentiments d'estime et d'amitié qu'il m'avait toujours montrés. Quand j'appris que ses troupes s'avançaient sur ma capitale, je sentis la nécessité de réunir mon armée autour de moi, pour me présenter à mon auguste allié dans l'attitude qui convenait au roi des Espagnes. J'aurais éclairci ses doutes et concilié mes intérêts. J'ordonnai à mes troupes de quitter le Portugal et Madrid, et je les réunis de différents points de la monarchie, non pour quitter mes sujets, mais pour soutenir dignement la gloire du trône. Ma longue expérience me faisait comprendre d'ailleurs que l'EMPEREUR DES FRANÇAIS pouvait nourrir des desirs conformes à ses intérêts, à la politique du vaste système du Continent, mais qui pouvaient blesser les intérêts de ma maison. Quelle a été votre conduite? vous avez mis en révolte tout mon palais; vous avez soulevé mes gardes-du-corps contre moi; votre père lui-même a été votre prisonnier, mon premier ministre que, j'avais élevé et adopté dans ma famille, fut traîné sanglant de cachot en cachot; vous avez bélié mes cheveux blancs; vous les avez dépouillés d'une couronne portée avec gloire par mes pères, et que j'avais conservée sans tache; vous vous êtes assis sur mon trône; vous avez été vous mettre à la disposition du peuple de Madrid, que vos partisans avaient ameuté, et de troupes étrangères qui au même moment y faisaient leur entrée.

La conspiration de l'Escurial était consommée, les actes de mon administration livrés au mépris public. Vieux et chargé d'infirmités, je n'ai pu supporter ce nouveau malheur. J'ai eu recours à l'EMPEREUR DES FRANÇAIS, non plus comme un roi à la tête de ses troupes et environné de l'éclat du trône, mais comme un roi malheu-

la pompa del trono, sino como un rey infeliz en abandonado: he hallado protección y refugio en sus reales: le debo la vida, la de la reina y la de mi primer ministro. He seguido enfu hasta Bayona y habeis conducido este negocio de manera q^{ue} todo depende de la mediación y de la protección de este gran Principe. El pensar en recurrir a agitaciones populares es alluinar la España, y conducir a las catástrofes mas horrososas a vos, a mi reyno a mis vasallos y a mi familia. Mi corazon se ha manifestado abiertamente al Emperador. Conoce todos los oltrages q^{ue} he recibido y las violencias q^{ue} le me han hecho. Me ha declarado q^{ue} no os reconocera jamas como Rey, y q^{ue} el enemigo de su padre no podra nunca inspirar confianza a los extranos. Me ha mostrado ademas cartas de vuestra mano q^{ue} hacen ver claramente vuestro odio a la Francia.

En esta situacion mis derechos son claros, y mucho mas mis deberes. No derramar lo sangre de mi vasallos, no hacer nada al fine de mi carrera q^{ue} pueda ecarear asolamiento e incendios a la España reduciendola a la mas horrible miseria. Ciertamente, q^{ue} si fiel a vuestros obligaciones y a los sentimientos de la naturaleza, hubierais rechazado los consejos perfidos, y q^{ue} constantemente sentado a mi lado para mi defensa hubierais esperado el curso regular de la naturaleza q^{ue} debia senalar vuestro puesto dentro de pocos annos, hubierais podido conciliar la politica y el interes de España con el de todos. Sin duda hace seis meses q^{ue} las circunstancias han sido criticas: pero por mas q^{ue} lo hayan sido, aun hubiera obtenido de las disposiciones de mis vasallos de los debiles medios q^{ue} aun tenia, y de la fuerza moral q^{ue} hubiera adquirido presentando me dignamente al encuentro de mi aliado, a quien nunca diera motivo alguno de guerra un arreglo q^{ue} hubiera conciliado los intereses de mis vasallos con los de mi familia. Empero arrancandome mi corona, habeis deshecho la vuestra, quitandola quanto tenia de augusta y la hacia sagrada a todo el mundo.

Vuestra conducta con migo, vuestras cartas interceptadas han puesto una barrera de bronce entre vos y el trono de España, y no es de vuestro interes ni de la patria, el q^{ue} pretendais regnar. Guardas de incendiar un fuego q^{ue} causaria inevitablemente vuestra ruina completa y la desgracia de España. Yo soy rey por el derecho de mis padres. Mi abdicacion es el resultado de la fuerza y de la violencia. No tengo pues nada q^{ue} recibir de vos, ni menos puedo consentir a ninguna reunion en junta. Nueva necia sujection de los hombres sin experiencia q^{ue} vos acompanon.

He reynado para la felicidad de mis vasallos, y no quiero dexarlos la guerra civil, los motines, las juntas populares, y la revolution. Todo debe hacerse para el pueblo y nada por el. Olvidar esta maxima es hacerse complice de todos los delitos q^{ue} le son consiguientes. Me he sacrificado toda mi vida por mis pueblos y en la edad a q^{ue} he llegado no haze q^{ue} este en oposicion con su religion, su tranquilidad y su dicho. He reynado para ellos, constantemente me ocupare de ellos; olvidere todos mis sacrificios, y quando en fin este seguro q^{ue} la religion de España, la integridad de las provincias, su independencia, y sus privilegios seran conservados, buscare al sepulcro perdonando os la amargura de mis ultimos annos.

Dado en Bayona en el palacio imperial llamado del gobierno 2 de mayo de 1808.

Firmado, CARLOS.

Carta del principe de Asturias al infante don Antonio.

En este dia he entregado a mi amado padre, una carta concebida en los terminos siguientes:

Mi venerado padre y senor; para dar a V. M. una prueba de mi amor, de mi obediencia y de mi submission, y para acceder a los desios que V. M. me ha manifestado reiteradas veces, renuncio mi corona en favor de V. M., deseando que V. M. pueda gozarla por muchos annos.

Recomiendo a V. M. la persona que me han servido desde el 19 de marzo. Confio en las seguridades que V. M. me ha dado sobre este particular.

Dios guarde a V. M. felices y dilatados annos.

Bayona, 6 de mayo de 1808.

Senor, a los R. P de V. M. Su mas humilde hijo FERNANDO.

En virtud de esta renuncia de la corona que ho hecho en favor de mi amado padre, revoco los poderes que havia otorgado a la junta de gobierno, antes mi salida de Madrid, para el despacho de los negocios graves y urgentes; que pudiesen ocurrir durante mi ausencia. La junta obedecera los ordenes y mandatos de nuestro mi amado padre y soberano, y las hara executar en los reynos.

Debo antes de concluir dar gracias a los individuos de la junta, a las autoridades reconocidas, y a toda la nacion por los servicios que me han prestado, y recomendar los, que se reunan de todo corazon a mi padre amado el rey don Carlos, y al Imperador Napoleon, cuyo poder, y amistad pueden mas que otra cosa alguna conservar el primer bien de las Españas, a saber su independencia y la integridad de su territorio: recomiendo asi mismo que nos os dexéis seducir por las asechanzas de nuestros eternos enemigos, de vivir unidos entre vosotros, y con nuestros alcados, y de evitar la efusion de sangre, y las desgracias que sin esto serian el resultado de las circunstancias actuales, si os dexareis arrastrar par el espiritu de alucinamento y desunion. Tendra se entendido en la junta para los efectos convenientes, y se comunicara a quienes corresponda.

En Bayona, 6 de mayo de 1808.

Signé, FERNANDO.

reux et abandonné. J'ai trouvé protection et refuge au milieu de ses camps; je lui dois la vie, celle de la reine, et de mon premier ministre. Je vous ai suivi sur vos traces à Bayonne. Vous avez conduit les affaires de manière que tout dépend désormais de la médiation et de la protection de ce grand Prince. Vouloir recourir à des agitations populaires, arborer l'étendard des factions, c'est ruiner les Espagnes, et entraîner dans les plus horribles catastrophes vous, mon royaume, mes sujets et ma famille. Mon cœur s'est ouvert tout entier à l'EMPEREUR; il connaît tous les outrages que j'ai reçus, et les violences qu'on m'a faites; il m'a déclaré qu'il ne vous reconnaîtrait jamais pour roi, et que l'ennemi de son père ne pouvait inspirer de la confiance aux étrangers; d'ailleurs il m'a montré des lettres de vous qui font foi de votre haine pour la France.

Dans cette situation mes droits sont clairs, mes devoirs davantage encore: épargner le sang de mes sujets, ne rien faire sur la fin de ma carrière qui puisse porter le ravage et l'incendie dans les Espagnes, et les réduire à la plus horrible misère. Ah! certes, si fidèle à vos devoirs et aux sentimens de la nature, vous aviez repoussé des conseils perfides; si constamment assis à mes côtés pour ma défense, vous aviez attendu le cours ordinaire de la nature qui devra marquer votre place dans peu d'années, j'eusse pu concilier la politique et l'intérêt de l'Espagne avec l'intérêt de tous. Sans doute depuis six mois les circonstances ont été critiques; mais quelque critiques qu'elles fussent, j'aurais obtenu de la contenance de mes sujets, des faibles moyens qui me restaient encore, et sur-tout de cette force morale que j'aurais eue en me présentant dignement à la rencontre de mon allié, auquel je n'avais jamais donné de sujet de plainte, un arrangement qui eût concilié les intérêts de mes sujets et ceux de ma famille. En m'arrachant la couronne, c'est la vôtre que vous avez brisée; vous lui avez ôté ce qu'elle avoit d'auguste, ce qui la rendait sacrée à tous les hommes.

Votre conduite envers moi, vos lettres interceptées ont mis une barrière d'airain entre vous et le trône d'Espagne. Il n'est ni de votre intérêt, ni de celui des Espagnes que vous y prétendiez. Gardez-vous d'allumer un feu dont votre ruine totale et le malheur de l'Espagne seraient le seul, et inévitable effet. Je suis roi du droit de mes pères. Mon abdicacion est le résultat de la force et de la violence. Je n'ai donc rien à recevoir de vous. Je ne puis adhérer à aucune reunion d'assemblée. C'est encore une faute des hommes sans expérience qui vous entourent.

J'ai régné pour le bonheur de mes sujets; je ne veux point leur léguer la guerre civile, les émeutes, les assemblées populaires et les révolutions. Tout doit être fait pour le peuple, et rien par lui. Oublier cette maxime, c'est se rendre coupable de tous les crimes qui dérivent de cet oubli. Toute ma vie, je me suis sacrifié pour mes peuples, et ce n'est pas à l'âge où je suis arrivé que je ferai rien de contraire à leur religion, à leur tranquillité et à leur bonheur. J'ai régné pour eux, j'agirai constamment pour eux. Tous mes sacrifices seront oubliés; et lorsque je serai assuré que la religion de l'Espagne, l'intégrité de mes provinces, leur indépendance et leurs privilèges seront maintenus, je descendrai dans le tombeau en vous pardonnant l'amertume de mes dernières années.

Donné à Bayonne dans le palais impérial, appelé le Gouvernement, le 2 de mai 1808.

Signé, CHARLES.

Nº III.

Lettre du prince des Asturies à l'Infant don Antonio, à Madrid.

Aujourd'hui j'ai adressé à mon bien-aimé père une lettre conçue en ces termes:

« Mon vénérable père et seigneur, pour donner à V. M. une preuve de mon amour, de mon obéissance et de ma soumission, et pour céder au désir qu'elle m'a fait connaître plusieurs fois, je renonce à ma couronne en faveur de V. M., desirant qu'elle en jouisse pendant de longues années.

« Je recommande à V. M. les personnes qui m'ont servi depuis le 19 mars. Je me confie dans les assurances qu'elle m'a données à cet égard.

« Je demande à Dieu de conserver à V. M. des jours longs et heureux.

« Fait à Bayonne, le 6 mai 1808.

« Je me mets aux pieds de V. M. R., »

Le plus humble de ses fils,

FERDINAND.

En vertu de la renonciacion que je fais à mon père bien-aimé, je retire les pouvoirs que j'avais accordés, avant mon départ de Madrid, à la Junta pour l'expédition des affaires importantes et urgentes qui pouvaient se présenter pendant mon absence. La Junta suivra les ordres et commandemens de mon très-aimé père et souverain, et les fera exécuter dans les royaumes.

Je dois, en finissant, témoigner aux membres de la Junta, aux autorités et à toute la nation, ma reconnaissance de l'assistance qu'ils m'ont donnée. Je leur recommande de se réunir d'efforts et de cœur au roi Charles et à l'EMPEREUR NAPOLEON, dont la puissance et l'amitié peuvent plus que toute autre chose, garantir les premiers biens des Espagnes, leur indépendance et l'intégrité du territoire. Je vous recommande de ne pas donner dans les pièges de nos éternels ennemis, de vivre unis entre vous et avec nos alliés, d'épargner le sang et d'éviter les malheurs qui seraient le résultat des circonstances actuelles, si on se laissait aller à l'esprit de vertige et de désunion.

Bayonne, le 6 mai 1808.

Signé, FERDINAND.

Turin, le 26 avril.

Les habitans de cette ville ont enfin joui du bonheur après lequel ils soupiraient depuis longtemps. Samedi, 23 du courant, LL. AA. II. le prince gouverneur-général et la princesse Pauline, son épouse, ont été reçus dans nos murs au bruit de l'artillerie, et au milieu d'une foule immense qui se pressait sur leur passage.

LL. AA. II. ont été reçus en route par les maires de Carmagnole, Carignan et Moncalier, avec les honneurs qui leur sont attribués. M. le général Menou, avec l'état-major de la division, et M. le préfet, accompagné de M. le secrétaire-général, ont été les recevoir aux portes de la ville, où une partie de l'infanterie les attendait rangée en ordre de bataille.

Le soir il y a eu illumination générale. Le lendemain S. A. I. le prince gouverneur général a reçu, à midi, les autorités civiles, judiciaires et militaires, le clergé, MM. les officiers de la garnison et des gardes d'honneur, et les fonctionnaires publics.

Du 4 mai.

S. A. R. le prince Borghese, gouverneur général a reçu ces jours passés les hommages des différentes autorités de Turin: celles des départemens au-delà des Alpes se succèdent, et de nombreuses députations des villes les plus considérables s'empressent à venir lui présenter leurs respects.

Hier soir, 3 du courant, LL. AA. II. ont daigné agréer une fête que la ville de Turin leur avait préparée au grand théâtre impérial. La salle, décorée avec goût et illuminée avec beaucoup de magnificence, offrait le plus brillant spectacle, toutes les loges étaient garnies de dames élégamment parées, le parterre élevé au niveau de la scene, formant une salle de bal très-vaste, le prince ouvrit le bal lui-même et ensuite son auguste épouse prenant part à la fête, porta la bonté jusqu'à vouloir choisir de préférence la danse du pays.

Demain jeudi il y aura cercle dans les grands appartemens de EMPEREUR.

Paris, le 10 mai.

MINISTRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 27 novembre 1808, sur la demande d'Alexis Sicard, héritier testamentaire de Marie-Toinette Prax, de la ville d'Aurillac.

Le tribunal de première instance à Aurillac, département du Cantal, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre Sicard, parti pour les Isles depuis plus de 15 ans.

Par jugement du 24 octobre 1807, sur la demande de Jeanne Aubert, domiciliée à Bar-sur-Aube, épouse divorcée de Joseph Lebœuf.

Le tribunal de première instance à Bar-sur-Aube, département de l'Aube, a ordonné une enquête pour constater l'absence dudit Joseph Lebœuf.

Par jugement du 25 novembre 1807, sur la demande de Jacques Fosse, domicilié à Loisey.

Le tribunal de première instance à Mortagne, département de l'Orne, a déclaré l'absence de Jacques-Etienne Fosse, fils.

TRADUCTION.

LITTÉRATURE — POÉSIE.

On donne pour certaine une nouvelle qui intéresse beaucoup les amis des lettres, quel que soit d'ailleurs le succès de l'entreprise vaste et laborieuse dont il s'agit. M. Aignan, qui depuis dix ans s'est occupé avec un zèle infatigable d'une traduction de l'Iliade dont nous avons déjà fait connaître des fragmens, a terminé ce grand travail, et s'occupe en ce moment à le perfectionner pour le rendre d'autant plus digne de la publicité qu'il va bientôt recevoir : cette traduction paraîtra l'hiver prochain : voici un nouveau fragment que nous soumettons au lecteur pour lui donner à l'avance une idée de la manière dont M. Aignan a rempli la tâche difficile, mais glorieuse qu'il s'est imposée.

DÉBUT DU DEUXIÈME LIVRE DE L'ILIADÉ.

Agamemnon, trompé par un songe, propose la fuite aux Grecs.

La Nuit, d'un char d'ébène, a parcouru les cieux ;
De tout ce qui respire elle a fermé les yeux ;
A la fille des mers le roi des dieux fidèle
Seul refuse aux pavots sa paupière immortelle ;
D'Achille, avec éclat, il veut venger l'honneur.

A travers les vaisseaux, un songe suborneur
Par son ordre envoyé vers le superbe Atride,
Poursuit l'agilité de sa course rapide.
Il trouve dans sa tente Agamemnon couché,
Un sommeil savoureux sur lui s'est épanché.
Le Songe, se cachant sous une auguste image,
Du vieux fils de Nélée emprunte le visage,
Et planant sur Atride : « O souverain des tois,
« Chef des hommes, tu dors ! tu dors, et sous tes loix
« De vingt peuples puissans la fortune est placée !
« Que les soucis du trône éveillent ta pensée !
« Par de vastes desseins le mortel agité
« Doit fuir d'un long repos la molle oisiveté.
« Jupiter, dont l'amour conduit ta destinée,
« Par moi se manifeste à ta vue étonnée ;
« Rallume les flambeaux de la destruction,
« L'accord de tous les dieux t'abandonne Iliou. »

Le fantôme, à ces mots, dans les airs s'évapore.
Le roi palpite ; il croit que la naissante aurore
Va voir des Phrygiens crouler les murs fameux.
Déjà dans sa pensée il y porte les feux.
Aveugle ! il ne voit pas de cette heure fatale
Les combats mesurer le sanglant intervalle,
Et par de longs fleaux les deux camps dévolés ;
Tant les décrets divins à nos yeux sont voilés !

Plein d'un trompeur espoir, Agamemnon s'éveille,
La voix du songe encor murmure à son oreille.
De sa robe d'abord le tissu somptueux
Dessine à plis légers son corps majestueux ;
Il revêt du manteau la royale parure,
D'un superbe cothurne enlace la chaussure ;
Son glaive étincelant repose à son côté,
Et des dieux sur son front se peint la dignité,
Lorsque, tenant en main le sceptre de Mycènes,
Il aborde des Grecs les paisibles carennes.

Aux premiers feux du jour, ses ordres souverains
Font retentir les cris de deux héros divins.
Au vaisseau de Nestor avec ardeur s'empresse
Le conseil révérend des princes de la Grèce.
« Guerriers, s'écrie Atride, écoutez mes accens :
« Cette nuit au sommeil étaient livrés mes sens
« Quand soudain dans ma tente un fantôme s'arrêta.
« D'un vol mystérieux il plane sur ma tête,
« Et, prenant de Nestor la figure et la voix :
« Chef des hommes, dit-il, tu dors ! et sous tes loix
« De vingt peuples puissans la fortune est placée !
« Que les soucis du trône éveillent ta pensée !
« Par de vastes desseins le mortel agité
« Doit fuir d'un long repos la molle oisiveté.
« Jupiter, dont l'amour conduit ta destinée,
« Par moi se manifeste à ta vue étonnée.
« Rallume les flambeaux de la destruction,
« L'accord de tous les dieux t'abandonne Iliou.
« Le fantôme, à ces mots, s'échappe, et je m'éveille.
« Guerriers, exécutons ce qu'un dieu nous conseille.
« Pour éprouver les Grecs, après tant de revers,
« A leur empressément je vais ouvrir les mers,
« Mais vous, montrant Pergame à leur bouillant couraige,
« Faites parler l'honneur qui les fixe au rivage. »

Agamemnon s'assied. Nestor se leve : « amis,
« Lorsqu'Atride a parlé, le doute est-il permis ?
« Si tout autre guerrier révélait ce prodige,
« Nous pourrions de ses sens accuser le prestige ;
« Mais notre chef a vu, combattons sur sa foi. »

Le conseil applaudit au discours du vieux roi.
Du fond de leurs vaisseaux, à la voix souveraine,
Les Grecs tumultueux s'élancent dans la plaine.
Ainsi, lorsqu'une tuche a vomé de son sein

Des abeilles d'Hybla le pétulant essain,
Tout un peuple échappé du lieu qui le recèle,
Se succède, se heurte, en grappes s'amoncele,
Sur les naissantes fleurs vole confusément
Et dans les airs prolonge un sourd bourdonnement.

La courtière du Ciel, l'agile Renommée
S'enflamme, et dans la plaine a réuni l'armée.
La Terre a retenti sous cet énorme poids ;
Mais des héros sacrés les éclatantes voix
Appaisent le tumulte, enfant de la licence ;
Un murmure expirant précède le silence.

Le grand roi tient en main son sceptre radieux,
Ouvrage de Vulcain, présent du roi des dieux,
De la maison d'Atrée immortel héritage,
Et du peuple, en ces mots, éprouve le courage.

« Généreux compagnons de mes nobles travaux,
Jupiter me destine à des affronts nouveaux.
« Il promet, et son front confirme sa promesse,
« Qu'Iliou croulerait sous l'effort de la Grèce.
« Et sa main, quand le fer moissonna mes héros,
« Me pousse avec opprobre aux rivages d'Argos !
« Ainsi les longs fleaux qui ravagent la terre
« Sont les funestes jeux du maître du tonnerre !
« Tant d'Etats florissans sont tombés sous ses coups !
« Tant d'autres tomberont frappés par son courroux !
« Sur nos noms cependant quelle tache imprimée !
« Les siècles rediront que la Grèce opprimée
« D'ennemis peu nombreux combattant la valeur,
« Rapporta dans ses champs la honte et la douleur !

« Neuf ans de Jupiter, engloutis dans les âges,
« De nos vaisseaux vieilliss ont brisé les cordages.
« Nos femmes, mesurant l'immensité des mers,
« Nous montrent nos enfans, de leurs foyers déserts,
« Et nous, jouets du sort et de ses vains présages,
« D'un long travail sans fruit nous lassons nos courages !
« Fuyons ; que tardons-nous ? A notre ambition
« Les dieux ont refusé la chute d'Iliou. »

Les esprits sont émus ; la foule se sépare.
Broyante, elle mugit, comme la mer d'Icare
Quand d'un souffle sonore et l'Eurus et l'Auster
Se livrent des combats dans les champs de l'Ether,
Ou comme l'aquilon dont la fouguese haleine
Fouette et brise à grand bruit les trésors de la plaine.

Tel ce peuple empressé se heurte avec fracas.
La poudre en tourbillons s'épaissit sous ses pas.
Il semble qu'au rivage un dieu le précipite.
Pour un départ soudain tout s'émue, tout s'agite ;
Les uns de leurs appuis dégagent les vaisseaux ;
D'autres d'un bras nerveux les traînent vers les eaux.
A des travaux chéris on s'aide, on s'encourage.
Ceux-ci de tout obstacle ont balayé la plage ;
Ceux-là tendent la voile, et le retour joyeux
Fait mouvoir tous les bras, brille dans tous les yeux.

E. AIGNAN.

BEAUX-ARTS.

On avertit les amateurs, que la vente publique de la précieuse collection de tableaux de feu M. Gerard Vander Pot, de Groeneveld, contenant les chefs-d'œuvre de G. Dow, Ad. et W. Vandeveld, P. Potter et autres célèbres artistes, aura lieu à Rotterdam le 6 juin 1808 et jours suivans.

Le catalogue se distribue à Rotterdam, au bureau des commissaires aux ventes publiques ;

A Paris, chez M. Alex. Paillet, rue Vivienne, n° 18 ;

A Londres, chez M. Christie ;

A Bruxelles, chez M. P. J. Thys ;

A Francfort, chez M. J. J. Etling ;

A Hambourg, chez M. Pachescheffshy.

AVIS.

Plumes élastiques qu'on ne taille pas, et portant l'encre, de M. Barthelot, approuvées par l'Athénée des arts, et admises par le jury d'examen des objets d'art à l'exposition publique de l'an 10 au Louvre.

Elles se vendent, à l'essai, au prix de 6 fr. pièce, et 6 fr. 50 cent. franc de port, à Paris, chez Delespinasse, libraire, rue de Thionville, ci-devant Dauphine, n° 22, au Musée ; Hébert, marchand de nécessaires au Palais Royal, galerie de pierre, n° 20. On y joindra une instruction pour la manière de s'en servir.

Ces plumes sont d'argent préparé exprès, infiniment supérieur pour la durée et par son élasticité à l'argent ordinaire ; ce qui les rend aussi douces que les plumes d'oie. On trouvera aussi chez les mêmes des plumes d'argent et des plumes de platine (or blanc), sans porter l'encre, pour toutes sortes d'écritures, le dessin, la musique,

et les langues étrangères. Celles d'argent se vendent 3 fr., et celles de platine 6 fr.

On ajoutera 50 c. pour le port de chaque pièce.

Les lettres doivent être adressées, franc de port, à M. Delespinasse, libraire, rue Dauphine, n° 22.

SALLE OLIMPIQUE.

Le concert de M^{lle} Colbran, annoncé pour le mercredi 11 mai, est retardé par indisposition, et fixé au mercredi 18.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^e ...	55 $\frac{1}{2}$	56
— Courant...	56 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg...	178	177
Madrid eff.	16 15	16
— vales.....		
Cadix effec.	16 15	16
— vales.....		
Barcelonne eff. .		
Lisbonne	455 r	465 r
Livourne	507	504
Naples		440
Milan	7 16 6 d. p. 6	7 17 6 d. p. 6
Bâle	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort		
Auguste	251	249
Vienne	113	
St.-Petersbourg.		
Lyon	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Marseille	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Bordeaux	p. l'it.	$\frac{1}{2}$ p.
Montpellier . . .	p.	
Gênes effect. . .	4 77	4 74
Genève		1 Co $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour j. du 22 mars 1808. 87 fr. 60 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808. fr. c.
Act. de la B. de Fr. j. du 1^{er} janv. 1836 fr. 25 c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Relâche.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Artaxerce, trag. nouv. en 5 actes.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Ecole des Juges, le Jeu de l'Amour et du Hazard, et le Parleur éternel.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui,

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, la Laitière de Bercy, l'Etourderie, et Bancelin. — Demain, jeudi, la 1^{re} repr. de l'Education déplacée, vaud. en un acte.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, Peau-d'Ane, et la Famille des Jobards.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, l'Héroïne américaine, et la Fille coupable. — Demain, la 1^{re} repr. de Strelitz, mélodrame nouveau.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui,

Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui, les exercices de la troupe d'agilité, la danse de corde, et les chiens et singes savans et extraordinaires. La grande voltige par un singe.

Panorama. Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — La vue de Naples est exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, l'entrée par la Cour des Fontaines, n° 1^{er}. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Cabinet de Physique et de Fantasmagorie de M. le Breton, rue Bonaparte, à l'ancienne Abbaye Saint-Germain, vis-à-vis la poste aux chevaux. Ce Cabinet est ouvert tous les mercredis, vendredis et dimanches, à sept heures du soir, à huit heures d'expérience de physique, à neuf heures de fantasmagorie. — On terminera par un orage, et la danse des sorciers. — Prix, 3 fr., et 1 fr. 50 cent.